

Préface

Pascal Durand

Le 30 octobre 1938, la station CBS diffuse sur ses ondes l'adaptation radiophonique de *La Guerre des Mondes* orchestrée par Orson Welles à la tête de son équipe du Mercury Theatre. Habilement, Welles a transformé le roman de son presque homonyme en un haletant reportage sur l'atterrissage de vaisseaux martiens dans le New Jersey, avec de terrifiants tripodes dont le rayon laser réduit en cendres soldats, badauds et journalistes dépêchés sur les lieux. Rhétorique du journalisme radiophonique en direct, interviews dans l'urgence, éclats de voix, détonations, voix brisées par l'effroi, coupures du programme ponctuent, avec une redoutable efficacité, le récit d'une fiction donnée pour une séquence d'événements réels captés sur le vif.

Le lendemain, le *New York Times* titre en une : « *Radio Listeners in Panic, Taking War Drama as Fact* » : « *Many Flee Home to Escape 'Gas Raid From Mars' — Phone Calls Swamp Police at Broadcast of Wells Fantasy* ». La nouvelle de cette panique collective a tôt fait de passer l'Atlantique : le 4 novembre, *Paris-Soir* donne une photo de Welles à l'œuvre sur le plateau, entouré de son équipe et de micros, avec en légende : « Orson Welles, jeune speaker d'une compagnie de radiodiffusion vient d'affoler des milliers et des milliers d'auditeurs en adaptant, avec trop de réalisme l'une des scènes principales de "La Guerre des Mondes", de son homonyme H. G. Wells. Ce fut la scène de l'invasion de New Jersey par les habitants de la planète Mars qui provoqua la panique ». Et, le 29 janvier 1939, *Le Petit Journal*, dans un article intitulé « Quand les Martiens attaquent New York », évoque « l'hystérie collective » provoquée par l'émission de Welles : « Tandis que les femmes en pleurs réunissaient leurs enfants, les maris empilaient vivres et vêtements de rechange dans l'auto hâtivement sortie du garage. Des familles entières prenaient la route, causant des embouteillages fantastiques, et ceux qui avaient la radio à bord, tenaient au courant les autres automobilistes. »

Les journalistes new-yorkais devaient sans doute être au nombre de ces fuyards pris de panique car aucune photo, aucune séquence d'actualités cinématographiques n'ont capté ce prodigieux mouvement de foule et ces « embouteillages fantastiques ». D'un journal à l'autre et d'une rive à l'autre de l'Atlantique, l'effet boule de neige a agi à plein régime : dix, cent, mille, des milliers, combien étaient-ils donc ces Américains crédules qui avaient donné dans le panneau de la radio-vérité ?

L'affaire intéresse suffisamment le monde scientifique pour qu'une équipe emmenée par le psychologue Hadley Cantrill, en poste à l'université de Princeton, conduise une enquête approfondie à ce sujet, avec le concours d'Hazel Gaudet et Herta Herzog. L'ouvrage, intitulé *Invasion from Mars. A Study in the Psychology of Panic*, sort, deux ans après, aux Presses de l'Université de Princeton ; il est complété par une reproduction du scénario complet de la « fameuse radiodiffusion d'Orson Welles ». L'étude établit que 25 % des six millions d'auditeurs semblent y avoir ajouté foi.

Hazel Gaudet et Hadley Cantrill ne sont pas n'importe qui : l'une et l'autre travaillent au sein du *Princeton Radio Project* dont les principales chevilles ouvrières sont, depuis 1937, Frank Stanton, associé à la radio CBS – il en deviendra bientôt le président –, et Paul Lazarsfeld, sociologue autrichien émigré de fraîche date aux Etats-Unis, où il va se spécialiser, un temps avec Theodor Adorno à ses côtés, dans des recherches empiriques sur la mesure des audiences et l'influence des médias de masse sur le public. Cette recherche donnera, notamment, une petite boîte appelée l'Analyseur Stanton-Lazarsfeld, mieux connue des *happy few* sous le nom de *Little Annie Project* : l'auditeur actionne un levier *Yes* ou *No*, on mesure ainsi l'audience et, en continu, la satisfaction du public. Le projet est financé par la Fondation Rockefeller.

L'ouvrage est aujourd'hui un peu oublié. Mais personne n'a oublié l'objet sur lequel il portait. Aucune biographie d'Orson Welles, aucune histoire du cinéma ne négligent de mettre en relief les effets ravageurs de son adaptation de *La Guerre des Mondes* et le tremplin vers Hollywood – et donc *Citizen Kane* – que l'affaire et le scandale lui ont valu. Il y a bien ici et là, de temps en temps, des esprits chagrins pour faire remarquer 1° que ladite adaptation a été diffusée la veille d'Halloween ; 2° qu'elle prenait place dans une série après seize émissions de la même étoffe diffusées depuis juillet 1938 (*Dracula*, *L'Île au trésor* avaient été au programme) ; 3° qu'il y avait bien eu un générique annonçant l'adaptation du roman de Wells par l'équipe de Welles ; 4° que *Paris-Soir* et *Le Petit Journal* devaient avoir une représentation assez biaisée des naïfs *yankees* ; et 5° – redisons-le – qu'il n'y eut, curieusement, aucun reporter pour filmer ou photographier les scènes de panique et les voitures chargées de matelas et de paniers de vivres.

A ces esprits chagrins, on objectera que les auditeurs avaient peut-être zappé d'une station de radio à une autre lors d'une coupure publicitaire et n'avaient donc pas eu connaissance du générique de début. On panique pour moins que ça. Objectera-t-on en retour, à cette objection, que s'il y eut des appels téléphoniques d'auditeurs à la police et à la rédaction de CBS pour s'inquiéter de l'information martienne, la chose témoigne d'un louable souci de vérification rationnelle plutôt que d'une propension à perdre les pédales ? Et que la répercussion médiatique et scientifique de cette scène de panique collective cadrerait trop bien avec les représentations reçues d'un public de masse passif et crédule pour que les élites journalistiques et savantes résistent à l'accréditer et à l'amplifier ? Quand la légende est plus belle que la réalité, imprimez la légende : c'est de bonne morale journalistique.

Historien de la chose littéraire, Vincent Laisney ne mange pas de ce pain-là. Il sait que la littérature, telle qu'elle est vécue, comporte bien des anecdotes plus invraisemblables, apparemment, que les fictions les plus rocambolesques. La vie dans les lettres tient d'un sac de nœuds et d'un entre-soi propre à échauffer les esprits. Et les recherches aujourd'hui font émerger, autour des grands textes qui sont les Everest de la littérature, des taupinières à l'ombre desquelles ont végété des écoles oubliées, des auteurs négligés, des expérimentateurs sans descendance.

Adeptes d'une science joyeuse, ils savent aussi que les plus grands auteurs ont leurs petits côtés, par où parfois se montrent, presque à nu et, en tout cas, de la façon la plus vivante, les secrets de leur art et la loi de leurs lubies. Quand on se déboutonne aux mardis de la rue de Rome, chez Mallarmé, l'intellectuelle parole descend de son apogée pour se rapprocher des gens de peu de foi que sont les auditeurs ordinaires : chacun de ceux-ci, alors, de s'élever au-dessus de soi pour passer sur un plan qui le fait extraordinaire. Et quand un microgroupe de Logophages, qui eut son heure de gloire dans des cercles restreints, disparaît corps et bien de l'histoire littéraire, coquille de noix plus que Titanic, c'est à d'autres frais que se recompose la réflexivité poétique la plus haute.

Par quoi Vincent Laisney fait œuvre à la fois savante et salubre. Érudit, animé par une sorte de sociologie compréhensive qui convient assurément aux petites gloires et aux aspects oubliés de la grande histoire, sachant traquer l'épingle dans la meule, le furet dans le terrier, la perle noircie dans l'écrin encombré, il nous administre la plus utile leçon de choses. Et puis, comme l'écrivait un certain Isidore Ducasse, mieux connu sous le nom véridique de comte de Lautréamont : « Allez-y voir vous-même, si vous ne voulez pas me croire ».